



JE SUIS AVANT, JE SUIS PRESQUE, JE SUIS JAMAIS

Exposition

26 SEPT. 2020 – 24 JANV. 2021

ouverture samedi 26 septembre de 15 h à 18 h

GRACE DENIS, CECILIA GRANARA, MARKUS
MARTINOVITCH,
MORGANE TSCHIEMBER, IAN WILSON

Avec les films vidéo de :

VIRIYA CHOTPANYAVISUT, SARAH NEFISSA
BELHADJALI & MÉLANIE VILLEMOT, WURA-NATASHA
OGUNJI, MOE SATT, ENE-LIIS SEMPER, GHITA SKALI, IP
WAI LUNG, GENTLE WOMEN

Commissariat : EKATERINA SHCHERBAKOVA

Les insomniaques convaincus font si rarement des rêves qu'ils sont obligés de les inventer. Comme moi. Dans l'obscurité tout obscure je cherchais une possibilité d'être partout sans aller nulle part. Cela voulait dire s'étirer, sortir, se permettre d'être plus. Une quête incessante. Heureusement, nous ne sommes pas responsables des rêves que nous faisons. Ils ne nous appartiennent pas entièrement. C'est un espace entre nous, prolongé, augmenté. Quatre songes font suite à l'invitation du Parc Saint-Léger à y réaliser une exposition et ouvrent sur un horizon de rhétorique existentielle.

Quatre. C'est le nombre de points cardinaux, de saisons, et de membres chez l'être humain. Se placer dans une graine de la plante la plus commune sur terre, écouter une conversation informelle entre Donna Haraway et Aristote sur les qualités temporelles, rencontrer l'arbre électrique universel, recevoir le message déroutant d'un inconnu sur l'ontologie de la respiration.

Bifo écrit¹ que la poésie n'est perceptible qu'à travers la respiration, car elle est sa projection. Les deux phénomènes ensemble communiquent le rythme ontologique, la mesure existant en dehors des conventions adoptées. La surinclusivité de ce duo inspirant l'imagination sociale et politique est basée sur le principe de la *poiesis*. L'action excessive, issue d'une abondance et non d'un manque. L'activité d'une chose qui n'existait pas auparavant est créée. Panpoéticisme ou

¹ Franco "Bifo" Berardi, *Breathing: Chaos and Poetry*, Semiotext(e), Los Angeles, 2019



omniprésence. Le temps vibrant de la création de quelque chose d'inexistant, le *kairos* comme l'appelle Donna Haraway², le temps de la joie et de la douleur. Le temps d'un trouble. Le temps du devenir.

Selon Luce Irigaray³, les philosophes grecs, en se concentrant sur le *logos*, nous ont volé le processus du devenir. Il se nomme *apeiron* et pourrait être décrit comme un phénomène sans limites, assimilé au vide fertile ou au chaos.

La vision du monde fonctionnant selon l'*apeiron* suggère de percevoir des variations illimitées de relations, car cela offre une marge de différenciation. Par peur d'une ouverture trop inclusive, cette vision a été exclue du monde, dominé par le *logos*, qui à son tour a servi à construire une structure fermée et déterminée, où la relation n'est possible que par la similitude.

L'exposition, qui a pour point de départ quatre rêves semi-théoriques, semi-fictionnels de la curatrice, honorant le devenir, se révèle en cinq atmosphères in situ, une programmation vidéo, et une installation sonore. Cette dernière est une lecture de rêves prononcée par Simon.e Thiébaud. Le message d'un rêve nous paraît très limpide au cours du sommeil. Pourtant, au réveil, nous ne pouvons que chercher le spectre des lectures possibles. Si nous devons résumer l'essence de cette exposition en une phrase cela pourrait être la recherche de notre place dans le monde en relation avec les autres formes de vie. Ou la contemplation du monde en soi-même en relation avec soi-même. Et l'acceptation de sa diversité parfois douloureuse comme une partie de son propre espace corporel. Assentiment aux principes non-cartésiens comme une réponse à la domination lié au *laci*s capitaliste et patriarcal. L'histoire des introspections des lieux et des corps est révélée via les mythes biographiques et l'autofiction.

Une fois dans l'espace d'exposition, les Bienvenus sont accueillis dans les murs respirant le message poignant de Cecilia Granara. Son œuvre *Cycles* incarne une carte allégorique des principes cosmiques ainsi qu'une introspection. Une composition picturale vibrante narre l'interpénétration complexe des vécus s'infiltrant dans les os et la chair, les mots et les pensées, les matières primaires et les dépouilles. Les dons généreux et les expulsions, la naissance d'un être miraculeux et l'extinction de sa source. Le langage crypté de l'œuvre est déchiffré par l'étude de l'iconographie de l'Égypte antique. La peinture *Seba (Space in Your Head)* transforme la perspective des observateurs : une pièce sans plafond est constellée de signes « Seba », d'étoiles qui reproduisent des formes d'animaux marins. Dans la mythologie égyptienne, *Seba* signifie la discipline et l'apprentissage, et est associé aux portails. Par ailleurs, les corps célestes constituaient aussi un corpus de données à interpréter ou auxquelles il fallait donner un sens pour définir les cycles terrestres. Le signe de Seba était souvent associé à la déesse du ciel, Nut.

Sur le tableau d'en face, *Body Confusion (Corpse Pose)*, une femme verte est constellée d'yeux dessinés dans la forme d'une mandorle et ressemblant à des feuilles. Elle est allongée sous un arbre, les organes et les membres étant ses fruits, fusionnant les sept couleurs du chakra. Recouverte d'yeux, elle scanne son propre corps dans la posture de savasana, s'observant de l'intérieur et de l'extérieur. L'ouroboros, le serpent qui se mord la queue, représentant le renouvellement cyclique éternel, rend visible une meta-image de la composition picturale en face de lui : sa peau absorbe les couleurs des fresques sur les murs opposés comme un miroir. Emplie de joie et de rage, du désir et de l'attente, de chagrin et de sérénité, l'œuvre se traduit signe par signe comme une vision du monde atemporel : elle n'existe et ne se manifeste qu'à travers nous ; sans source, elle ne peut ni se percevoir ni se regarder.

Les troncs suspendus de Morgane Tschiember lévitent entre l'état d'un ventre et d'une exuvie - cette peau laissée par l'animal après sa mue, faisant apparaître les relations entre les matières et leur psychologie. Le caoutchouc, un matériau résistant et surprenant, communique aussi une ductilité extraordinaire. Entièrement naturel, issu du latex des arbres, il tient les troncs, devenant la

² Donna J. Haraway, *Vivre avec le trouble*, Les éditions des mondes à faire, Vaulx-en-Velin, 2020

³ Luce Irigaray, *In the Beginning, She Was*, Bloomsbury, London, 2012



peau, la protection de ce qu'il enveloppe. Remplis de plâtre et de bois, les tubes en caoutchouc offrent un espace, un ventre à l'autre, étant un élément qui permet que le tout soit. La peau en caoutchouc est huilée et soignée avec de l'huile de jojoba et de l'huile essentielle de nard, une des essences les plus sacrées d'un point de vue spirituel et médical, largement utilisée dans les rituels antiques (c'est avec de l'huile essentielle de nard que Marie-Madeleine massa les pieds du Christ, qu'elle sécha ensuite avec ses cheveux). Les chaînes en métal, matière froide, sont couvertes de sueur de la cire, qui fait ressortir une douceur inattendue. Ces formes en métamorphose sont à la fois soutenues par des sources variées, ainsi invitées à se libérer, à se purifier, à changer de peau.

L'œuvre *Circle on the floor*⁴ de Ian Wilson est sa dernière pièce physique, avant qu'il se consacre à l'exploration du potentiel d'abstraction du langage dans le projet Discussions, dont le contenu n'a jamais été documenté. C'est la décision de ne pas faire les œuvres physiques, parce qu'on aime marcher léger, et en même temps donner aux autres un poids important dans ces discussions, qui fait le corpus du travail de Wilson après *Circle on the floor*. Être confronté au cercle, c'est se rendre compte de la non-homogénéité de l'espace. Franchir le cercle, c'est reconnaître le non-retour. Sa deuxième œuvre dans l'exposition est *Time, spoken*⁵, qui à son tour a déclenché un travail persistant avec la communication orale, dont le focus s'est déplacé du temps à la nature de la connaissance et de la non-connaissance, de la conscientisation de « l'Absolu ».

L'espace domestique immaculé qui apparaît sur la mezzanine du centre d'art est une installation de Markus Martinovitch *I am here, I am with you*⁶. Cette phrase constitue un mantra qui a aidé le jeune Markus, atteint d'une forme d'autisme, à garder un certain équilibre : il apprend à interagir avec le monde. Ce message est une phrase que la mère de Markus lui répète depuis son enfance dans les moments de crise. La phrase est devenue pour lui une preuve de sécurité, qu'il répète à l'excès sous forme écrite sur toutes les surfaces dans les moments de solitude. La pièce abandonnée de Markus, vide de couleurs, est remplie de sa présence : chaque objet et chaque surface l'exprime.

La touche de Grace Denis, l'œuvre *En partant, il revient*, se trouve sur la grande mezzanine, qui donne sur un vieux marronnier. Les cycles de vie de cet arbre, scrutés par l'artiste, font apparaître le flux et la mesure du temps. Dans une contemplation sur la saison du printemps 2020 perdu, nous percevons l'extérieur à travers le filtre du zénith. L'image prise par l'artiste à l'été 2020 double la vitre de la fenêtre d'où l'on voit le marronnier vivre le cycle du sommeil hivernal. La pièce est remplie de la lumière d'été. Les fruits de cet arbre ne sont pas comestibles, mais largement utilisés dans l'homéopathie comme un remède puissant contre la tristesse, l'irritabilité, la dépression, l'apathie, le manque de concentration. L'image baignée de lumière est également source traduite en ondes sonores remplissant l'espace. Un poème parcourant l'espace nous donne une interprétation de l'arbre *aesculus hippocastanum* traversant les saisons, une ode au départ et à l'arrivée.

Une autre partie importante de l'exposition est l'espace de projection qui ouvre sur un flux narratif abondant. *Late summer in Bangkok*⁷, de Viriya Chotpanyavisut, montre un moment d'orage après une journée extraordinairement chaude. La lumière de la foudre et la lumière de l'éclairage urbain se mêlent pour faire ressortir la figure d'un pêcheur, seul face à la force crue, toute-puissante, incontrôlable.

Dans la vidéo *Et puis iel se dit que le changement c'est la vie* de Sarah Nefissa Belhadjali & Mélanie Villemot, deux personnes récupèrent une pierre extraite de la carrière de Trimouns, plus grande carrière de talc au monde. Sciées, taillées et poncées avec minutie, le tout à la main, elles seront ensuite enlacées aux chevilles pour mener une danse visant à guérir l'angoisse de la crise

⁴ Cercle au sol

⁵ Temps parlé

⁶ Je suis ici, je suis avec toi

⁷ Fin d'été à Bangkok



énergétique et environnementale. Le rapport des connexions physiques, historiques et psychiques entre l'Afrique et l'Amérique dans les vidéos de Wura-Natasha Ogunji, *marks*⁸, *belongings*⁹, *Two*¹⁰, *Ife head walks on water*¹¹, *My father and I dance in outer space*¹², se concrétise via le corps de l'artiste, activant la mémoire ancestrale et cellulaire afin d'activer les gestes, les mémoires et les histoires. L'observation des manipulations des mains dans l'espace public de la ville par Moe Satt dans le film *Hands Around In Yangon Les Mains à Yangon*¹³ fait apparaître une certaine ténacité et un soin anonymes. Les gestes et les activités quotidiennes – compter l'argent, se couper les ongles, peler des légumes – forment une sorte d'acte commun, interrompu dans sa répétition quasi rituelle. Dans *FF/Rew*, Ene-Liis Semper exécute plusieurs formes de suicides, d'abord avec une corde et un nœud coulant, puis avec un pistolet. La vidéo est ensuite rembobinée, annulant les « suicides ». Des éclats de joie intense d'un enfant dans le travail *Playground* de Ghita Skali nous sont donnés à voir sur un arrière fond aux antipodes de sa vitalité débordante : la caméra suit le jeu dans le cimetière. La vidéo *meditation / walk / lottery centre*¹⁴ de Ip Wai Lung a été réalisée dans le Centre de loterie de Thaïlande, lieu du commerce de la fortune, espace intermédiaire entre spéculation et superstition. Le lieu effervescent des actes perpétuels visant à chercher et trouver, gagner et perdre, donne la continuité à une marche méditative désintéressée de l'artiste. *Le Lait pour Vera* du collectif Gentle Women présente une histoire privée d'une des artistes : lorsque son enfant est né, elles ont été séparées pendant un mois dans différentes unités de soins intensifs. Ne voyant pas son enfant, l'artiste imaginait comment il était et collectait son lait, seul signe montrant que l'artiste était devenue mère. Le film montre la performance de Evgeniya Lapteva réalisée avec son lait maternel lorsque sa fille ne pouvait pas respirer par elle-même.

Il est possible et serait probablement intéressant d'écrire d'autres textes à propos de l'exposition, au milieu ou à la fin, scruter de nouvelles relations, entre les œuvres, idées, eux, vous, moi, les yeux, nos respirations. Mais écrit-on ou lit-on dans l'obscurité totale d'une insomnie ? Jamais. Seule dans la pièce nocturne, je suis avec vous, je vous regarde. Parce que, comme l'a dit Clarice Lispector, qui a donné l'idée du titre de cette exposition, ce que je vous écris n'est pas fait pour être lu – il est fait pour être.

Ekaterina Shcherbakova
septembre 2020

contact@parcsaintleger.fr
tél. +33 (0)3 86 90 96 60
fax +33 (0)3 86 90 96 61

avenue Conti
F-58320 Pouques-les-Eaux
www.parcsaintleger.fr

⁸ marques

⁹ possessions

¹⁰ deux

¹¹ La tête Ife marche sur l'eau

¹² Mon père et moi dansons dans l'espace extérieur

¹³ Les Mains à Yangon

¹⁴ méditation / marche / centre de loterie



Biographies

Cecilia Granara est de nationalité Italienne, née à Djeddah, en Arabie Saoudite, en 1991. Elle est peintre et écrivaine, puisant dans l'autofiction, la poésie et l'utilisation des symboles. Elle s'intéresse aux attitudes culturelles face à la sexualité, à la relation aux corps et à l'utilisation de la couleur comme vecteur d'émotions.

Elle a étudié à la Central St. Martin's School of Art and Design à Londres, Hunter Collège à New York et à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris. Parmi ses expositions personnelles, nous pourrions citer « Quatre Cœurs » à Exo Exo, Paris et « Lasciare Entrare, Lasciare Andare » au Studiolo Project, Milan. Son travail est représenté par Exo Exo (Paris).

Grace Denis est une artiste multidisciplinaire née à Los Angeles, en 1990, et actuellement basée en Belgique. Elle a étudié à California Institute of The Arts à Los Angeles et à la Haute École d'Art et de Design de Genève. Sa pratique s'attache à faire converger la recherche agricole vers une installation interactive, incorporant souvent des matériaux comestibles, du son et de l'image. Son travail s'inspire des modèles de recherche-action participative et priorise les collaborations avec les agriculteurs. Ainsi peut-elle mettre en œuvre le repas comme support et outil pédagogique pour déconstruire les modes de consommation contemporains.

Grace Denis a notamment exposé à la Conserverie à Marrakech, à l'Ionian Center for the Arts and Culture à Kefalonia en Grèce, ou encore à Navel à Los Angeles.

Markus Martinovitch est né à Moscou en 2006. Il est basé à Moscou et Düsseldorf. Il réalise sa première exposition personnelle dès l'âge de 8 ans, à la galerie Komod à Moscou. Aujourd'hui âgé de 14 ans, cet artiste, dont l'état de santé est spécifique, n'a de cesse de créer, que ses mains travaillent ou non - s'il ne peut pas dessiner, il fait de l'art numérique ou encore crée de l'audio. Markus Martinovitch est un artiste qui se trouve dans une zone en dehors de l'influence sociale et des règles académiques, créant son propre code de communication avec la société. Intuitivement et de manière non triviale, à travers le prisme de ses sentiments uniques, il pose des questions qui nous concernent tous, et développe une profonde recherche existentielle.

Son travail a été notamment montré au centre national d'art contemporain à Moscou, la galerie Gazelli Art House à Londres, à la 6ème biennale internationale de Moscou pour l'art jeune, à Kuenstlerhaus Lydda à Bielefeld en Allemagne.

Morgane Tschiember est née en 1976 à Brest, elle vit et travaille à Paris. Elle est diplômée des Beaux-Arts de Quimper et de Paris. Depuis plusieurs d'années, Morgane Tschiember explore les qualités performatives de matériaux qu'elle s'approprie pour en tester les spécificités, les limites, et en tirer des formes nouvelles. Sa démarche échappe ainsi aux catégorisations, et se situe quelque part à mi-chemin entre peinture et sculpture, plaçant au centre le corps, l'espace, l'expérience.

Son travail a dernièrement bénéficié d'expositions personnelles au Mac/Val à Paris, à la Fondation d'entreprise Ricard, au Centre Régional d'Art contemporain de Sète, au Portique, Centre régional d'art contemporain du Havre, au CAC La Traverse à Alfortville, Musée des Beaux-Arts de Dôle.

contact@parcsaintleger.fr
tél. +33 (0)3 86 90 96 60
fax +33 (0)3 86 90 96 61

avenue Conti
F-58320 Pouques-les-Eaux
www.parcsaintleger.fr



Ian Wilson est né en 1940 à Durban, Afrique du Sud, et est décédé en 2020.

Il explorait le potentiel esthétique du langage parlé depuis la fin des années 1960. L'artiste, a débuté sa carrière en tant que peintre, mais a rapidement abandonné ce médium pour se consacrer à l'acte de discussion comme unique médium de sa démarche artistique. Durant quatre décennies, son œuvre a ainsi pris forme dans des discussions autour de thèmes comme le temps, le savoir ou l'absolu. Ses œuvres ne sont en aucun cas enregistrées ou photographiées et n'existent que le temps de la conversation elle-même. Son travail a été présenté dans de très nombreuses institutions artistiques internationales, notamment au Van Abemuseum d'Eindhoven, au musée d'Art moderne de Paris, au MOMA à New York, au MAMCO à Genève ou à la Tate Modern de Londres.

Viriya Chotpanyavisut est né en 1982 à Bangkok (Thaïlande), vit et travaille à Bangkok. Il est diplômé de l'Université de Rangsit de Bangkok, de l'École supérieure des Beaux-Arts de Toulouse et de l'École nationale d'arts de Paris-Cergy. Dans ses photographies et films, il capte des phénomènes naturels éphémères, à peine perceptibles, comme des particules de poussière, de lumière, l'accident d'un reflet ou encore l'humidité de l'air. Son travail, par son attention à des détails infimes est particulièrement poétique et tend à une sublimation de la nature.

Viriya Chotpanyavisut a exposé dans de nombreuses structures en Thaïlande mais aussi internationalement. Il a participé à la (EVA)Biennale d'Irlande de 2018, a exposé à la Saatchi Gallery à Londres ou encore au musée national de Szczyecin en Pologne. En France il a notamment ex posé au FRAC Auvergne, IAC Villeurbanne, au Palais de Tokyo ou encore au Salon de Montrouge. Viriya est représenté par la Gilles Drouault, galerie /multiples, Paris; France et Gallery Ver, Bangkok, Thailand.

Sarah Nefissa Belhadjali est née en 1988 à Lyon, elle vit et travaille à Paris. Elle a étudié les sciences du vivant à l'Université Pierre et Marie Curie avant de poursuivre sa formation aux Beaux-Arts de Paris où elle s'est spécialisée dans des pratiques collectives et performatives. Son travail emprunte à la méthodologie scientifique : recueillir des données et en proposer différentes visualisations ; créer des simulations où différents contextes s'hybrident. C'est par exemple le cas pour Nouvelle Collection Paris, créée en 2016, une marque fonctionnelle à la croisée des nouvelles modalités de présentation des œuvres d'art et de leurs créat-eur-ric-e-s et de logiques extra-artistiques, comme la mode, la communication et le partenariat. Son travail a été présenté lors d'expositions collectives en France (Palais de Tokyo -festival Do Disturb-, La Panacée, Le DOC !, Palais des Beaux-Arts de Paris, galerie AMAC Projects, Galerie de Multiples, Fondation Brownstone) et à l'étranger à Turin (The Others Art Fair) et Berlin (Mindscape Universe space project) ainsi qu'en ligne au sein du Virtual Dream Center.

Mélanie Villemot est née en 1988 à Paris, où vit et travaille à Paris. Elle est diplômée de l'EESAB site de Rennes. Son travail, essentiellement performatif, exacerbe les modalités de construction individuelle et collective présentes dans les sociétés de consommation. Elle interroge ces pratiques mercantilisées par les industries du bien-être, du divertissement et de la beauté pour créer des ornements corporels et des gestes éprouvant les états de conscience des performeureuses et participantEs.

Son travail a notamment été montré à Glassbox Paris, au MO.CO Panacée à Montpellier, au project space Mindscape universe à Berlin, à The others art fair à Turin, à la Zoo Galerie à Nantes, à la galerie Eric Mouchet à Paris, à la galerie Speedy Grandma à Bangkok ou encore au centre d'art contemporain le Quartier à Brest. Elle a pris part au programme Generator du centre d'art 40mcube à Rennes et à la résidence Hong Hub en Thaïlande.

contact@parcsaintleger.fr
tél. +33 (0)3 86 90 96 60
fax +33 (0)3 86 90 96 61

avenue Conti
F-58320 Pouques-les-Eaux
www.parsaintleger.fr



Wura-Natasha Ogunji est née en 1970 à Saint Louis (États-Unis), vit et travaille à Lagos au Nigeria.

Elle a une licence d'anthropologie à l'université de Stanford à San Francisco et un master de Beaux-Arts de l'université de San Jose. Elle réalise des dessins, des performances ainsi que des vidéos. Ses œuvres explorent la notion de patrie, l'identité diasporique, le rôle des femmes dans la société nigériane et les figures de la culture Yoruba, souvent à travers son propre corps.

Elle a été lauréate d'une bourse Guggenheim. Son travail a été exposé au Palais de Tokyo à Paris, à la biennale de Kochi-Muziris en Inde, au musée d'art moderne Louisiana de Copenhague ou encore au Brooklyn Museum à New York.

Moe Satt est né en 1983 à Yangon en Birmanie, vit et travaille à Yangon. Il est diplômé en zoologie de l'université Est Yangon. Moe Satt met en scène souvent son propre corps dans un travail de performances, de photographies et de vidéos. Il n'hésite pas à aborder de façon critique les problèmes sociaux et politiques de son pays sous contrôle militaire, tels que le rôle de la religion et celui de l'individu dans la société.

Il a été invité dans le cadre de nombreuses résidences artistiques, entre autres : ACC à New York (2017); IASPIA à Umeå, Suède (2016) ; Résidence Internationale DES Récollets, Paris (2015).

Son travail a été présenté dans plusieurs expositions collectives, notamment Political Acts: Pioneers of performance art in Southeast Asia à Melbourne (2017); Biennale CAFAM, Pékin (2013); et la Biennale de Busan (2012). Satt a été finaliste pour le Hugo Boss Asia Art Award 2015.

Ene-Liis Semper est née en 1969 à Tallinn en Estonie. Elle a réalisé des études de scénographie à l'Institut des beaux-arts d'Estonie. Ene-Liis Semper réalise des vidéos dans lesquelles elle se met en scène à travers des actions souvent physiquement éprouvantes. Elle est également metteuse en scène et scénographe, et a fondé avec Tiit Ojasoo le théâtre N099 à Tallinn en Estonie.

En 2001, l'artiste représente l'Estonie à la biennale de Venise. Ses créations théâtrales ont été représentées au théâtre des Amandiers à Nanterre et au festival d'Avignon.

Ghita Skali est née à Casablanca, Maroc, en 1992. Elle a étudié à la Villa Arson à Nice puis dans le cadre d'un post-diplôme à l'École des Beaux-Arts de Lyon. Depuis septembre 2018, elle est résidente à De Ateliers à Amsterdam. Issus d'une longue période de recherches et d'investigations, ses projets ont pour impulsion initiale des enquêtes minutieuses sur des anecdotes et des intrigues apparues dans les médias et plus tard occultées ou effacées. Ils portent par exemple, sur la construction d'une Tour Eiffel à Fès, sur l'emprisonnement d'une oie espionne au Caire, sur l'annonce de l'invention par le roi Hassan II d'un dispositif de diagnostic cardiologique inédit, sur les queues d'ânes de la sculpture de Rita McBride volées par les habitants de Monchengladbach en Allemagne ou encore sur la déclaration en 2014, d'un militaire égyptien ayant inventé une machine guérissant le Sida. Ces intrigues et anecdotes n'ont laissé que des traces fugaces, mais révèlent des relations au pouvoir fondées sur des mythologies. Elles témoignent autant de systèmes de croyance et d'autorité que d'ironie. Dans sa démarche, il s'agit moins de dégager une vérité de l'anecdote que de cartographier toutes les ramifications possibles de cette narration, les contradictions et les impasses des multiples rumeurs qui l'ont fabriquée. Ses projets ont récemment été présentés à ÉTÉ 78 (Bruxelles), au Project Space Festival (Berlin), à Beirut Art Fair, au Triangle (Marseille), au 18 (Marrakech), au Cube Independent Art Space (Rabat), à Cairo Off Biennale, au Stedelijk museum (Amsterdam), ainsi qu'à la Fondazione Sandretto Re Rebaudengo (Turin).

Ip Wai Lung, artiste autodidacte basé à Hong Kong, est un adepte de la méditation centrée sur le concept d'impermanence, affirmant que le monde est en constante évolution même si les croyances religieuses conventionnelles sont statiques. Ainsi intervient-il dans la vie pour tenter de traiter toute l'impermanence, la bizarrerie et l'ambiguïté que le monde lui impose. À travers l'art, Ip

contact@parcsaintleger.fr
tél. +33 (0)3 86 90 96 60
fax +33 (0)3 86 90 96 61

avenue Conti
F-58320 Pouques-les-Eaux
www.parcsaintleger.fr



met en scène la méditation, tout en pratiquant le détachement et en s'engageant avec le conscient et l'inconscient. Ses œuvres peuvent être simples et sèches à première vue, mais une agitation sans fin se dégage de leurs coutures.

Les œuvres d'Ip Wai Lung ont été exposées internationalement, notamment à New York, Hong Kong, Shanghai et dans toute l'Asie du Sud-Est. Ip est également engagé dans une activité commerciale dont The ScreenGuru, un réseau d'affichage extérieur pour les vidéos artistiques, piloté par l'intelligence artificielle, à Hong Kong et ailleurs.

Le collectif **Gentle Women** a été fondé en 2008 par Evgeniya Lapteva (née en 1987, Kaliningrad, Russie) et Alexandra Artamonova (née en 1987, Kaliningrad, Russie). Elles vivent et travaillent à Kaliningrad. Toutes les deux ont étudié à l'Institut PRO ARTE de Saint-Pétersbourg. Gentle Women est l'un des rares groupes d'artistes russes à examiner systématiquement les questions de genre et à étudier l'ensemble des mythes, des idées et des croyances communes sur ce que sont les femmes, ce que les gens attendent d'elles, les fonctions qui leur sont attribuées, les responsabilités qui leur sont confiées et ce qu'elles deviennent. Elles utilisent la performance, la vidéo et l'actionnisme et se donnent pour mission d'étudier la nature féminine à travers la transformation des rituels. Souvent elles s'emploient à interpréter les rituels quotidiens et traditionnels d'une région spécifique. La majorité de leurs performances se déroulent dans un environnement naturel attribuant à ce dernier un rôle tout aussi important que l'action elle-même. Elles ont participé à des expositions et des projets artistiques russes et internationaux, notamment au Musée d'art contemporain Le Garage à Moscou, au Centre national d'art contemporain de Kaliningrad, à la Biennale de Busan, au Centre d'art contemporain Ujazdów Castle à Varsovie.

Ekaterina Shcherbakova est née en 1990 à Novorossiisk en Russie. Elle est curatrice, chercheuse en doctorat à l'Université Paris 8. Depuis 2019 elle y enseigne « Apprendre et désapprendre le *curating* ». S'appuyant sur sa formation en philosophie, elle s'attache à appliquer différentes optiques sur les systèmes les structures et les fonctions du projet curatorial, favorisant la production de l'intangible.

Participante au programme professionnel aux pratiques curatoriales l'École du Magasin (Grenoble, France, 2012), elle a assuré le commissariat des nombreuses expositions, y compris « Down to the sunless sea » à Arondit (Paris, 2019), Apposite Sustainability à la galerie du théâtre de Privas et au CAP Saint-Fons (2019), « 1 iJ » au Musée d'art contemporain d'Estonie (Tallinn, 2018), « Theatrum Orbis Terrarum » au Pavillon de la Russie à la 57ème Biennale de Venise (2017), « Città Invisibili » à La Box (Bourges, 2015-2016).

contact@parcsaintleger.fr
tél. +33 (0)3 86 90 96 60
fax +33 (0)3 86 90 96 61

avenue Conti
F-58320 Pouques-les-Eaux
www.parsaintleger.fr